

Carole David
Écrivaine

Dix minutes en banlieue

À l'origine

Et s'il fallait lire les événements de Saint-Léonard dans l'émergence de cette banlieue aux confins de Rosemont et de ville d'Anjou, cohabitation entre l'espace urbain et ses immigrants, conjuguée au patrimoine de la terre? Loin des vicissitudes de la ville, dans l'hybridité culturelle et linguistique, s'est joué un des conflits linguistiques majeurs de l'histoire du Québec à la fin des années 60.

Récemment (est-ce une manière d'affirmer que nous sommes bel et bien dans le contemporain?), Héritage Montréal a inclus dans sa liste des sites emblématiques menacés une série de bungalows de la coopérative de Saint-Léonard, une des premières banlieues de Montréal; la valeur patrimoniale des lieux est notamment attribuable

au fait que cet ensemble fut le premier développement qui transforma un secteur rural, une terre plus précisément, celle du fermier Renaud, en une banlieue et que par sa taille, il fut le plus vaste ensemble résidentiel à avoir été réalisé au Québec selon un mode de gestion coopératif, un mouvement plutôt rare à Montréal. On est loin du fameux Quartier DIX30 et de ses habitations ostentatoires qui lui rendent hommage.

Au cours des dernières années, en lieu et place de cet ensemble, des bungalows ont été démolis pour faire place à des néo-manoirs, *monster houses* vides le jour et remplies de solitudes partagées le soir. On ne sait pas si, dans quelques années, l'entité du fermier Renaud et des habitants des modestes bungalows apparaîtront sur l'écran plat d'une de ces demeures pour crier vengeance (je pense ici au film de Tobe Hooper, *Poltergeist*¹ et à *Pet Sematary*² de Stephen King). La banlieue perd la mémoire, même si elle est source de récits infinis. La littérature québécoise n'a pas encore exploré toutes ces histoires *fantastiques*.

Du bois de Tinamer aux rivages noirs de Morial-Mort

Délaissions les terres agricoles, leurs trente arpents, leurs fantômes pour entrer dans les premières banlieues protégées ou misérables; tout d'abord, celle Morial-Mort, quartier excentrique de Montréal, ancien village de Sault-au-Récollet et lieu de villégiature, où dans les années 60 des familles habitent d'anciens chalets transformés en maisons de ville en bordure des eaux noires de la Rivière-des-Prairies. Les personnages de la saga des Beauchemin³ de Victor-Lévy Beaulieu travaillent à la Cité des fous, une autre banlieue située à l'est de l'île, Longue-Pointe pour ne pas la nommer. Ensuite, téléportons-nous sur

1. Tobe Hooper, *Poltergeist*, États-Unis, 1982, 115 min.

2. Stephen King, *Pet Sematary*, New York, Doubleday, 1983.

3. La saga commence avec *Race de monde!*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, et se termine par *Antiterre*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2011.

la Rive-Sud de Montréal où Tinamer, l’Alice de Jacques Ferron⁴, est un des premiers personnages féminins banlieusards de la littérature québécoise qui, contrairement aux vierges suicidées de banlieue du romancier américain Jeffrey Eugenides⁵, est sauvée par le récit de son père qui l’inscrit dans la généalogie familiale. Puis, il y a ce Signor Petroni qu’on croirait évadé de Saint-Léonard, propriétaire terrien pragmatique, l’étranger dans cette banlieue blanche et homogène que Jacques Ferron a transformée en forêt magique.

À la source de ma formation littéraire, ces premières fictions de banlieues qui existaient avant aujourd’hui, reçues par les critiques au moment de leur parution sous la loupe de l’identité nationale. Je me souviens de ces lectures comme de révélations troublantes. J’en mesure encore aujourd’hui l’influence. J’ai cartographié le bois urbain de mon enfance derrière notre modeste duplex : les cabanes que nous construisions dans le Bois-des-Pères à l’extrémité du quartier Rosemont avec des matériaux de construction laissés par les ouvriers, le ruisseau Molson, les guerres que nous nous livrions entre clans opposés, enfin la vraie vie découverte et éclaircie par la littérature. J’ai ri quand j’ai entendu la voix nostalgique de Fred Savage dans *The Wonder Years*⁶ raconter comment il s’était opposé à la destruction du petit boisé derrière chez lui témoin de ses amours avec sa voisine.

En Tinamer de banlieue fâchée avec le réel, je ne me suis pas reconnue dans la poésie formaliste et nationaliste des années 70. Je n’arrivais pas non plus à adhérer au grand roman national. La tentation de l’Amérique m’aura conduite à refuser dans un premier temps ce monde. En un sens, le modèle contre-culturel, la banlieue et la lutte féministe se sont rejoints, ancrant en moi une appartenance.

4. Jacques Ferron, *L’amélanhier*, Montréal, Typo, 2014 [1970]. Tinamer est le personnage principal du roman.

5. Jeffrey Eugenides, *The Virgin Suicides*, New York, Warner Books, 1993.

6. Neal Marlens et Carol Black, *The Wonder Years*, États-Unis, 1988-1993, 115 épisodes. Série américaine qui met en scène les souvenirs d’un adolescent devenu adulte, de la guerre du Viêt Nam au scandale du Watergate.

Cette identité sera renforcée par mon expérience de retour à la banlieue à l'âge adulte après une certaine errance. Je suis sortie du motel et du « On the road » pour entrer dans la maison propre avec maman, papa, clôture à piquets, et surtout dans la cuisine, source inépuisable d'inspiration. La Tinamer révoltée s'est transformée en une Ophélie, en apparence docile, flottant sur les eaux de sa piscine hors terre.

Dans la maison : se noyer ou s'enterrer dans la vie de banlieue

L'habitation unifamiliale, la « maison », a une résonance extrêmement profonde dans le peuple, surtout chez la femme. La mère, d'instinct cherche un abri pour sa famille et il n'en est guère de plus adéquat qu'un toit lui appartenant... De plus, la maison, avec le fameux « lopin de terre » cher au cœur de tout homme ayant eu jadis des ancêtres suant sur la glèbe, avec son espace intime, ses murs bien clos à l'intérieur desquels il se meut sans rencontrer d'étrangers dans les couloirs, répond si bien à l'esprit individualiste qui survit avec vigueur chez tout Canadien-français [sic]⁷.

Cette citation tirée d'un catalogue de vente de maisons des années 50 illustre bien comment, après la Deuxième Guerre mondiale, on entre dans la banlieue en acceptant de ne plus faire partie de ce monde, de la communauté.

Je n'ai pas la prétention d'être le Tchekhov ni le Rabbit⁸ des banlieues. Betty Crocker me sied mieux. Personnage inventé, elle renaît de ses cendres depuis sa création au début du XX^e siècle. En effet, son visage s'est transformé au fil du temps pour imiter celui des jeunes femmes des différentes générations qui se sont succédé devant le comptoir de la cuisine. Moins éthérée que Jinny⁹, l'héroïne

7. Anonyme, « Tendances '65 », *Bâtiment*, 1965. Cité par Lucie K. Morisset et Luc Noppen, « Le bungalow québécois, monument vernaculaire : la naissance d'un nouveau type », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 48, n° 133, 2004, p. 8.

8. John Updike, *Rabbit, Run*, New York, Knopf, 1960.

9. Sidney Sheldon, *I Dream of Jeannie*, États-Unis, 1965-1970, 139 épisodes.

de la série télé enfermée dans sa lampe et au service de son maître, elle est l'esprit de la maison.

Son territoire est la cuisine et ses avatars, les objets domestiques. Sans en proposer ici un inventaire complet, disons que la banlieue est indissociable de tous ces objets inutiles et encombrants apparus après la Deuxième Guerre. Ceux-ci ont toujours agi comme médiateurs entre le monde et moi. J'ai investi ces objets et leur ai prêté vie : tondeuse, abri tempo, électroménagers aux formes arrondies puis images miroirs des objets en chrome, psyché du nouveau moi qui a tout faux à l'instar des bourgeois des romans balzaciens qui s'abîment dans les fleurs de leurs tentures.

Tout a été expérimenté dans les cuisines de banlieues : de la nourriture de l'espace (les cristaux du jus d'orange Tang en sont la plus parfaite illustration), aux préparations à gâteaux dans lesquelles les jeunes des années 60 ont commencé à intégrer du cannabis et du haschich. On l'aura compris, la maison, plus particulièrement la cuisine, est non seulement le lieu féminin par excellence, mais un laboratoire chimique redoutable. Betty Crocker possède maintenant des outils à l'instar de son mari confiné à l'extérieur ou dans le garage; dans la maison, toutes les catastrophes du monde contemporain se jouent en circuit fermé.

Descendons maintenant au sous-sol où le Tiki bar est la promesse d'un au-delà, d'un paradis perdu. On assiste à la domestication de l'exotique : bibelots, masques polynésiens, bambous, matériel pour la fabrication de zombie cocktails rappelant le Pacifique sud. Ces artefacts font non seulement l'apologie du faux mais rappellent les souvenirs ramenés par les G.I. au retour de la guerre. Au-delà d'un simple espace physique, le sous-sol, délaissé par les parents, devient le lieu des premiers ébats sexuels des adolescents.

Sortons, explorons la cour; l'homme contemporain, féminisé par la banlieue, est debout devant sa cuisinière portative. Derrière cette beauté, cet ordre artificiel, se cache la lente désintégration. Quand on circule dans les rues, on ne voit pas ce qui se passe derrière les

maisons. Des mères et de jeunes vierges jouent aux sirènes dans les piscines hors terre, tubulaires ou creusées, pendant que les hommes grillent des viandes sur des BBQ qui sont devenus avec les années démesurément immenses, comme les Hummers qui sillonnent les rues de ces banlieues.

Le banlieusard prend aussi le contrôle de la nature et entreprend le quadrillage de l'espace : le terrain policé, débarrassé de ses mauvaises herbes est une réplique à petite échelle des verts de golf; les rats laveurs sont éradiqués, les écureuils offerts en pâture aux chats obèses et les mouffettes internées dans des cages.

Lopin de terre, cabane en Amérique, arche de Noé, la banlieue et ses maisons participent aussi de l'imaginaire de la réclusion, de la catastrophe et de la peur du chaos. Culs-de-sac, rues sinueuses sont autant de métaphores au creux desquelles se cachent toutes les névroses et les peurs de la famille américaine.

Même si mes livres s'amorcent toujours autour d'une idée de forme et de structure, dans deux recueils de poésie, *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*¹⁰, j'ai exploré cet espace de création pour ne pas sombrer et être aspirée par le trou béant de mon existence en apparence conformiste, un travail de recomposition et de recyclage de la banlieue à partir de formes et de symboles liés à la culture populaire. La poésie, contrairement au roman, a peu investi la banlieue.

Dans *Hollandia*¹¹, publié en 2011, outre la question de la filiation, je me suis interrogée sur cette fin d'un monde appréhendée. Le spectre d'Hiroshima et le contexte de la Guerre froide poussent le père du personnage principal, Joanne, qui a reçu en héritage la maison de banlieue familiale, à creuser un abri antinucléaire au centre de la

10. Carole David, *La maison d'Ophélie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998; *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, Montréal, Les Herbes rouges, 2010.

11. Carole David, *Hollandia*, Montréal, Hélio trope, 2011.

terre-mère. En voulant protéger sa famille, il devient le prophète de l'apocalypse et des temps nouveaux. La rhétorique de la catastrophe habite et se cache en banlieue.

Dire pour quelles raisons j'écris sur la banlieue aujourd'hui me permet d'affirmer que j'ai le sentiment de creuser toujours le même trou (un abri antinucléaire) en explorant cependant deux modes d'écriture différents. L'écriture de la banlieue prend une double forme pour moi. D'une part, des poèmes dans lesquels s'exprime le grotesque, le laid, le monstrueux, et, d'autre part, une activité de romancière, surtout de nouvelliste, qui me permet d'observer, de conjuguer et de structurer le chaos où je me place dans l'intentionnalité de raconter.